

tendant, dit David qui, pas plus que Jean d'Arramonde, n'aimait à passer sous le feu des lorgnons comme un animal étrange qu'un savant observe au microscope. Oui, vous connaissez bien les surnoms que les sauvages m'ont donnés, mais je parie que vous ignorez mon véritable nom.

— En effet.

— Je me nomme David Kerulaz, monsieur l'intendant.

— David Ker...

— Kerulaz, oui ; ce nom ne paraît pas vous être étranger, continua le Canadien à l'œil attentif duquel un léger soubressaut de l'intendant n'avait pu échapper.

Varin reprit promptement son assurance. Il joua avec le ruban de soie de son lorgnon et, toisant le chasseur d'un air devenu tout d'un coup fier et hautain, il demanda :

— Seriez-vous par hasard le parent...

— Je suis son frère, monsieur l'intendant, répliqua bruequement David.

Il fit un pas, plaça sa carabine devant lui, y appuya ses deux mains solides et regarda l'intendant bien en face.

Instinctivement, Varin recula un peu et glissa son regard sournois derrière lui.

Sans paraître remarquer ce prudent mouvement, David fit un violent effort sur lui-même afin d'éteindre le feu de ses yeux prêts à lancer des éclairs et d'étouffer le son de sa voix que la colère faisait sourdement gronder.

— Voyons, monsieur l'intendant, fit le rusé Canadien d'un ton de bonhomie bien joué, le pauvre garçon ne peut être coupable. Je le connais, je pourrais presque dire que je l'ai élevé ; il est faible, timide, mais de là à devenir criminel... Oh ! non, non, soyez-en sûr... Avez-vous des preuves bien certaines ? Ne pensez-vous pas que vous avez été peut-être un peu vite en le faisant arrêter ? Songez qu'il est capable d'en mourir de chagrin ! Il a l'âme si mal chevillée au corps !... Voyons, vous en coûterait-il beaucoup de déclarer que les soupçons étaient mal fondés ?... Ne pourrait-on pas lui donner la clef des champs ?

L'intendant se laissa prendre à l'air humble et respectueux du Canadien :

— Voici, pensa-t-il, un homme dont nous aurons facilement raison.

Et il osa regarder en face la terrible carabine. Il eut même pour elle un regard presque dédaigneux.

— Sarrol ! appela-t-il de nouveau.

Cette fois, Sarrol entra.

Le commis aux vivres, n'entendant dans la tente aucun bruit suspect, avait, lui aussi, repris confiance.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'il voyait un homme de mauvaise mine entrer chez son patron.

Il avança la tête dans l'entrebâillement de la tente. M. Varin s'approcha de lui et lui dit quelques mots à l'oreille.

Sarrol disparut.

Alors, prenant une prise dont il laissa la moitié inonder son jabot de dentelles, l'intendant tourna lourdement sur ses talons, s'avança vers la table et les joueurs et parut ne pas plus s'occuper du Chasseur de bisons que s'il n'eût jamais existé.

Sans se déconcerter, David assujettit solidement sa carabine sur le tapis moelleux qui recouvrait le sol ; il croissa ses deux bras sur le bout du canon, appuya son menton sur ses poignets et attendit.

Au bout de dix minutes, Sarrol entra traînant une lourde caisse et portant sous son bras deux gros registres qu'il plaça près de l'intendant Varin.

— Venez-ici, je vous prie, mon brave Tueur de panthères, dit alors ce dernier en faisant signe à David d'approcher.

David s'avança vers la table.

Le secrétaire Deschenaux et Perreault le négociant continuaient leur jeu avec ardeur et ne prêtaient aucune attention à la scène qui se passait près d'eux.

M. Varin se baissa, prit un des registres et l'ouvrit.

Le Chasseur de bisons jeta un regard curieux sur ces longues pages divisées en colonnes où les chiffres descendaient en files serrées.

Se sentant maintenant sur son terrain, l'intendant avait recouvré tout son audacieux aplomb.

Il froissait entre ses gros doigts les pages épaisses, les tournait rapidement, faisait miroiter aux yeux du chasseur ces chiffres innombrables, et, tout en maniant ce registre avec dextérité, il étourdissait le pauvre David de ses explications.

— Vous ne connaissez pas notre comptabilité ; n'importe, vous allez saisir, disait-il de sa voix nigro et sans prendre le temps de respirer. Voici les livres de votre frère ; ils étaient soigneusement tenus, en vérité... qui aurait pu soupçonner un pareil événement ?... Tenez, ceci est le relevé de toutes les sommes encaissées pour le compte de l'armée depuis le 1er avril... Le 1er, il y avait en caisse 55,232 livres 8 deniers. Le 2, la caisse a reçu 25,000 livres en or ; le 8, 30,000, moitié en or, moitié en billets ; le 15, 10,000 livres ; ainsi de suite... Où en sommes-nous ? Ah ! voici le point intéressant. Le 20, M. Deschenaux, ici présent, secrétaire de M. Bigot, a apporté de Québec 60,000 livres... Or nous n'en trouvons inscrites ici que 40,000. Mais il y a un chiffre gratté, cela est facile à voir, tenez, comme cela, à la lumière. Hein ! qu'en dites-vous ? Et au total, nous devons trouver 180,232 livres, 8 deniers, n'est-ce pas ? Que lisons-nous ? 160,232 livres 8 deniers seulement... Oui, mais ici encore un chiffre gratté ! Mettez la page devant le flambeau, vous le verrez. Voici "l'avoir" de ce côté ; voyons maintenant le "doit" sur cette autre page : "Relève des dépenses faites pour l'armée"...

David avait de déboulements ; les chiffres dansaient devant ses yeux, ses oreilles tintaient en entendant cette démonstration verbeuse, intarissable, dont l'intendant prétendait l'étourdir.

Impatienté, il frappa le tapis avec la crosse de sa carabine.

M. Varin ferma alors brusquement son registre en ajoutant d'un ton un peu moins assuré :

— Vous avez compris, n'est-ce pas ? C'est clair et lucide... Autre chose, maintenant. Tenez, dit-il en poussant du pied la caisse qui reposait à terre, voici la malle de ce malheureux.

Il l'ouvrit, remua les effets qu'elle contenait, y prit un habit et, froissant la doublure :

— Vous entendez, dit-il ; il y a du papier là-dedans. Attendez.

Il plongea la main dans la déchirure qui avait été faite lors de la découverte du vol et en retira deux billets de la colonie.

— Voici, dit-il, deux billets qui ont été cousus dans ce vêtement. Ce sont, comme vous le voyez, des billets de la colonie de mille livres chacun. Remarquez bien les numéros : 2,171 et 2,172. Or les soixante billets apportés par Deschenaux formaient une série à partir de 2,112. N'est-ce pas, Deschenaux ?

Ce dernier, tout en jouant, fit un signe approbatif.

— Ceux que nous trouvons cachés ici, poursuivit Varin, sont donc les derniers de la série. Il est clair, par conséquent, qu'ils ont été pris à la caisse, comme les dix-huit autres.

— Il y avait dix jours, n'est-ce pas, que le vol avait été